

L'hylémorphisme philosophique aujourd'hui: état des lieux et perspectives

SYLVAIN ROUDAUT
Stockholm University

Abstract

Hylomorphism Today: State of Play and Perspectives

This paper investigates the uses of the concepts of form and hylomorphism in contemporary philosophy. It aims at providing a comparative analysis of the various applications of hylomorphism in different fields of philosophy. The first part of the paper studies how the concept was employed in 20th-century philosophy by two French thinkers – René Thom and Gilbert Simondon. Then, the paper focuses on the most recent (from the 1980s onwards) uses of form and hylomorphism and offers concluding remarks about the differences between the traditional (Aristotelian) version of hylomorphism and these recent trends.

1. *Introduction*

L'antique doctrine aristotélicienne de la matière et de la forme figure en bonne place parmi les théories philosophiques que l'on aurait pu croire, jusqu'à récemment, définitivement enterrées. L'affaire semblait entendue: imaginée par Aristote, complétée par ses commentateurs anciens puis embrassée par une majorité écrasante de philosophes au Moyen Âge, la doctrine de la matière

et de la forme était violemment mise en pièces à l'Âge classique, sous les feux croisés de la Révolution scientifique et d'un humanisme supposément hostile aux reliquats de la vieille scolastique. La notion de forme substantielle, en dépit de rares tentatives de sauvetage – celle de Leibniz, notamment – se dissipait avec l'entrée dans la modernité, au point de devenir un symbole de la science périmée des temps anciens.

Quatre cents ans après Descartes, farouche opposant à l'usage de la notion en philosophie, c'est un étonnant constat qui s'impose pourtant: l'hylémorphisme n'a, non seulement, pas disparu du champ de la philosophie, mais il suscite aujourd'hui des discussions à certains égards plus vives que jamais, dans des domaines aussi variés que la métaphysique, la philosophie de l'esprit ou de l'action. Cette persistance du concept soulève de nombreuses questions. Pourquoi un tel regain d'intérêt? Jusqu'à quel point, au juste, doit-on rattacher les théories contemporaines de la forme, «néo-aristotéliennes», à la doctrine du Stagirite? À quel type de besoin théorique viennent-elles répondre?

La présente contribution n'entend pas discuter la pertinence philosophique de ces retours à la doctrine aristotélienne de la forme (pour chacun desquels une étude spéciale serait requise), et encore moins évaluer l'importance du concept de forme pour la pensée philosophique en général. Elle s'assigne un but autrement plus modeste: dresser un état des lieux des usages de la notion de forme dans le champ de la philosophie contemporaine, et déduire de ce panorama un constat sur les besoins spéculatifs auxquels ils répondent, en identifiant les différentes fonctions théoriques qui lui sont assignées. Après avoir évoqué certains usages notables de la notion dans la philosophie du XX^e siècle par des théories ayant proposé un usage général et transversal du concept de forme (section II), on se concentrera sur les analyses plus différenciées dont le concept a fait l'objet depuis les années 1990 (section III), avant de conclure sur les transformations et réinterprétations du schéma hylémorphique, suggérant l'insuffisance de la «forme», comme telle, à remplir l'ensemble des rôles théoriques qu'on prête au concept (section IV).

2. *L'hylémorphisme au XX^e siècle: des usages hétérogènes*

Avant de trouver un nouvel essor dans la pensée contemporaine depuis les années 1980, plusieurs tentatives de réhabilitation de la notion aristotélienne de forme en philosophie avaient déjà vu le jour au XX^e siècle. Dans le cadre de la philosophie et de la psychologie expérimentale du début du XX^e siècle, l'ensemble des travaux reliés à la mouvance de la *Gestalttheorie* furent sans aucun doute un moment important pour l'intérêt contemporain porté à la notion de forme, mais en dehors d'une dépendance essentielle vis-à-vis de l'hylémorphisme aristotélien. Dès la moitié du XX^e siècle, cependant, un

certain nombre de travaux ont entrepris une certaine réhabilitation de la théorie aristotélicienne de la matière et de la forme. Il ne saurait être ici question de recenser exhaustivement l'ensemble de celles et ceux qui purent faire appel à ce concept d'une manière ou d'une autre, mais, du fait de leur influence, au moins deux d'entre eux – Gilbert Simondon et René Thom – méritent d'être cités.

2.1. *Gilbert Simondon*

La reprise du concept de forme chez Gilbert Simondon s'inscrit dans un projet intellectuel ambitieux s'appuyant à la fois sur les données des sciences naturelles et des sciences humaines et sociales. Au centre de ce projet se trouve la volonté de fonder une «axiomatique» des sciences humaines et sociales¹. Simondon constate en effet le caractère semblant irréductiblement pluriel des sciences humaines, lesquelles se distinguent d'une science naturelle comme la physique qui se présente comme une discipline unifiée (au moins du point de vue de son objet). Il s'agit dès lors, en s'appuyant sur un ensemble minimal de notions, d'élaborer un schéma conceptuel suffisamment puissant et polyvalent pour s'appliquer aux objets d'étude de sciences aussi différentes que la sociologie et la psychologie. Or, comment analyser de concert, au prisme d'une même conceptualité, des réalités aussi diverses que le psychisme humain et la dynamique des groupes sociaux? C'est à cet égard que, selon Simondon, le schème hylémorphique s'avère pertinent. Il soutient que la notion de forme est nécessaire, bien qu'insuffisante, pour fonder un tel projet:

La *Gestaltpsychologie* renouvelle la notion de forme et fait dans une certaine mesure la synthèse de la forme archétypale platonicienne et de la forme hylémorphique aristotélicienne, grâce à une notion explicative et exemplaire, tirée des sciences de la nature: le champ. Nous tenterons de montrer que la notion de forme est nécessaire, mais ne permet pas, à elle seule, de fonder une axiomatique des sciences humaines, si on ne la présente pas à l'intérieur d'un système comprenant celle d'information et celle de potentiels, au sens où l'on parle d'énergie potentielle (Simondon 2005, 534).

Couplée à un certain nombre de notions fondamentales forgées à dessein, toutefois, elle s'avère décisive pour fonder ce noyau conceptuel au moyen duquel des lois valant pour la description d'objets de différents ordres (depuis la réalité physique jusqu'au monde socio-culturel) deviennent formulables. Simondon adjoint ainsi à la notion de forme ses corrélatifs traditionnels (matière, information) mais aussi d'autres concepts propres à sa pensée, comme ceux de «métastabilité» ou de «transduction»². Ces dernières notions permettent respectivement de caractériser la qualité d'un milieu (qu'il soit biologique ou

¹ Sur cette ambition du projet simondonien, voir Guchet 2009.

² Sur le rôle des inventions terminologiques pour la théorie de l'individuation chez Simondon, voir Debaise 2004.

psychique, individuel ou collectif) au sein duquel est susceptible d'émerger une nouvelle structure, et la manière dont la formation d'une structure singulière se propage et se communique à d'autres milieux informables de façon subséquente.

Cet hylémorphisme «enrichi» de ces auxiliaires conceptuels peut alors s'appliquer à différents niveaux d'analyse du réel, depuis son fondement purement physique jusqu'aux constructions culturelles et sociales, en passant par les processus biologiques et, du point de vue de l'être humain, de la sphère psychique. Il permet de décrire tant la manière dont se forme un cristal, au sein d'un milieu physique déterminé, que les processus de structuration de la perception au sein de la conscience animale, ou encore les dynamiques par lesquelles de nouvelles formes de vie collective s'organisent au sein d'une société. Un schéma conceptuel commun, organisé autour du ternaire matière/forme/information éclaire l'isomorphie du processus dynamique par lequel se constituent des réalités aussi différentes qu'un minéral au niveau géologique, l'embryon au niveau biologique, la conscience au niveau humain, et la dynamique d'un groupe social au niveau transindividuel. Le projet d'une axiomatique des sciences humaines provient donc de la possibilité de formuler, sur la base de cet ensemble assez restreint de concepts, un ensemble de principes valant *mutatis mutandis* pour des structures relevant d'ordres différents – par exemple la loi selon laquelle l'individuation d'un être, résultat d'un processus d'information d'une matière par une forme, suppose toujours un milieu initialement riche en potentiels mais pauvre en structure (Simondon 2005, 27, 86, 88, 149).

Il ne s'agit pas ici de juger les résultats auxquels Simondon aboutit dans ses travaux, ni même d'évaluer les critères qu'une telle évaluation supposerait³. On notera par contre que l'enjeu de ce projet théorique entraîne une difficulté méthodologique principale à laquelle Simondon s'est efforcé d'apporter réponse. On le voit, son projet suppose l'applicabilité d'un même ensemble de concepts centrés autour de la notion de forme à des objets et des échelles différents. Mais comment justifier l'usage rigoureux d'un point de vue scientifique et philosophique de termes rapportés à des niveaux de réalité différents? Comment concilier l'univocité de ces termes et la diversité ontologique des objets qu'ils décrivent? Simondon n'a pas négligé cette difficulté. Pour éviter de concéder le caractère simplement imagé du vocabulaire philosophique mis en œuvre, et de sacrifier ainsi sa pertinence explicative, il s'est attaché à faire valoir une théorie rigoureuse de l'analogie. L'analogie se distingue de la simple métaphore. Cette dernière ne renvoie jamais qu'à une identité entre *structures*, qui ne permettrait effectivement pas de comprendre en quoi le processus de formation d'un cristal peut être rapproché de phénomènes propres au monde social. L'analogie se distingue de la métaphore par la saisie d'une identité d'*opérations* qui se répètent

³ Le renouveau des études sur Simondon offre d'ores et déjà un riche matériau sur ce point. Outre la publication des *Cahiers Simondon* sous la direction de J.-H. Barthélémy chez l'Harmattan, voir Combes 1999; Chabot 2002; Chabot 2003; Barthélémy 2005.

à différents niveaux du réel au sein de structures variées (Simondon 2005, 561-563). En d'autres termes, c'est le rapport entre des dynamismes identiques – certes réalisés au sein de milieux (structures) divers – qui légitime l'application des concepts afférents à la forme et à l'information à des objets pluriels.

Le rapport de Simondon à la notion aristotélicienne de forme est toutefois foncièrement critique, Aristote n'étant pas parvenu selon lui à dégager une notion suffisamment opérante de forme pour pouvoir penser les processus d'individuation, au centre des préoccupations du philosophe français. Simondon tient en effet au caractère essentiellement relationnel du processus d'individuation. Les termes d'une relation doivent être, selon lui, constitués par la relation même qui les unit. En supposant une matière et une forme définissables séparément, c'est-à-dire en un sens déjà individuées, l'hylémorphisme d'Aristote échoue selon la lecture qu'en fait Simondon à définir une relation d'information qui soit un authentique processus d'individuation. Sous cet angle, les défauts de cette doctrine se retrouvent dans un certain nombre de couples notionnels qui en constituent l'héritage, comme l'opposition individu/société – un des nombreux avatars, selon Simondon, du schème hylémorphique. Ainsi, l'opposition de l'individu et de la société mène à des apories épistémologiques en engendrant, selon le terme auquel on cherche à réduire leur relation, une opposition factice entre approches psychologiques ou sociologiques de l'agentivité ou, au sein même d'un paradigme commun, entre holisme et individualisme méthodologique. La conceptualité mise en place par Simondon espère dissoudre ces apories liées à l'opposition de la matière et de la forme qui, sans cela, demeure insignifiante.

La notion de forme, bien qu'indispensable à la constitution d'une théorie globale de l'individuation et de cette axiomatique générale des sciences humaines qu'il appelle de ses vœux, n'est donc pas absolument primitive. Elle devient corrélatrice, non plus seulement du concept de matière, mais d'un réseau plus complexe de termes permettant d'analyser correctement les relations de constitution réciproque qui unissent un individu et son milieu.

2.2. René Thom

On doit à un autre penseur français, René Thom, un nombre considérable de travaux sur les relations entre forme et sens. C'est à partir de son œuvre de mathématicien que Thom a élaboré une réflexion originale sur le rôle des formes dans les processus cognitifs en général et sur les processus de signification en particulier. Thom a revendiqué une filiation aristotélicienne dans ses travaux, en mettant en place le projet, permis selon lui par les acquis de la topologie différentielle, d'une physique «qualitative» qui s'inscrirait en faux contre la physique purement «quantitative» et réductionniste héritée de Descartes et Galilée. Par physique «qualitative», Thom entend une théorie déterminant la manière dont des formes naissent, se stabilisent puis disparaissent au sein d'un

substrat. Cette physique est, en un sens, qualitative car elle fait de la surface et de ses déformations – c'est-à-dire du continu – son objet principal, à la différence d'une physique concentrant au niveau des interactions entre objets ou quantités discontinues le principe de toute explication. Il s'agit de mettre au jour l'existence de lois commandant une dynamique des formes difficile à prendre en compte du point de vue de l'interaction mécanique des parties matérielles d'un substrat. Ces lois sont avant tout mathématiques et ne se confondent donc pas avec celles établies par la *Gestalttheorie* (qu'elles subsument comme un cas particulier sur le plan psychologique); principes selon Thom d'une explication «qualitative» et non-mécaniste des phénomènes, elles répondent d'une certaine réhabilitation des formes substantielles de la tradition aristotélicienne (Morier / Pinchard 2016).

Le caractère «aristotélicien» de son inspiration, constamment rappelé par Thom au nom du primat des formes dans ses travaux, s'avère pourtant peu évident. S'il fait effectivement de la forme le principe d'intelligibilité d'une chose matérielle, le mathématicien assimile souvent simplement la forme à la figure géométrique ou à la déformation topologique d'une surface. Ce faisant, il entend toutefois montrer de quelle manière la forme spatiale constitue la base première à partir de laquelle un sens ou une signification en général devient possible, constituant l'interface où communiquent sensibilité (ou spatialité) et intelligibilité (ou signification).

C'est dans cette perspective supposément aristotélicienne que Thom explore et cherche à établir l'importance du formel pour de nombreuses questions impliquant la notion de signification, aux confins de la linguistique, des sciences humaines et de la littérature. Au gré d'écrits souvent très spéculatifs, parfois essentiellement programmatiques, mais aux idées toujours foisonnantes, Thom n'hésite ainsi pas, par exemple, à analyser certains aspects de l'œuvre de Proust en mobilisant des outils propres à la topologie, tout en rapportant son propos aux vues d'Aristote⁴. De son point de vue, la portée des outils d'analyse issus de son approche topologique des formes est tout à fait considérable⁵. D'abord intéressé par l'application de modèles topologiques au thème biologique de la morphogenèse, Thom étend dès les années 1970 ces outils à différentes questions de linguistique (Thom 1970; 1974). Les formes symboliques propres au langage humain présentent des analogies avec les stabilités structurelles marquant sur

⁴ Voir par exemple Thom 1996.

⁵ On n'oubliera pas l'effervescence déclenchée par la «théorie des catastrophes», adaptée de ses travaux mathématiques, à l'époque de la publication des ouvrages de l'auteur. Cet enthousiasme aujourd'hui nettement retombé, on rappellera l'influence directe de ces idées sur le développement de la théorie des bifurcations et, plus généralement, sur la théorie des systèmes dynamiques dont les applications aux sciences naturelles, aux sciences cognitives et aux sciences humaines ont confirmé un certain nombre des intuitions de Thom, souvent esquissées dans ses écrits de manière plus ou moins programmatique.

le plan physique la morphologie des structures biologiques et de différents processus physiques.

La possibilité d'appliquer une même étude des formes à des sujets si différents repose selon Thom sur un principe d'indépendance de leur dynamique vis-à-vis de leur substrat d'inhérence. La dynamique des forces à l'œuvre dans la production d'une forme physique particulière au sein d'un substrat (celle d'une falaise, par exemple) peut se retrouver à l'identique dans un substrat d'une nature différente (dans la formation d'un tissu biologique, par exemple). La dynamique d'une forme peut donc faire l'objet d'une analyse interne qui pourra permettre la modélisation de différents processus, si les conditions sous-jacentes à son émergence dans un substrat correspondent à celles d'un autre substrat. C'est sur la base de ce principe d'indépendance que Thom peut voir dans les phénomènes sémiotiques propres à la sphère culturelle un ensemble de structures obéissant à des lois de forme analogues à celles régissant le domaine physique. Ces lois de formes peuvent être formulées indépendamment des «propriétés du substrat» (Thom 1980, 10) et s'appliquer de manière transversale à des objets de nature différente et de degré d'abstraction variable.

À un niveau relativement proche des contraintes purement physiques, Thom estime que sa morphodynamique explique un certain nombre de lois phonologiques mais aussi, à un niveau de complexité plus grand, des propriétés grammaticales fondamentales des langues naturelles. Il considère les structures principales des langues naturelles comme dérivables d'un nombre fini d'archétypes morphologiques tirés de l'expérience corporelle (saisir/prendre; couper; traverser, etc.). La constitution d'idées abstraites a pour condition de possibilité une expérience sensible représentable par un schéma-type constituant l'interface où le concept intelligible est attaché à une forme donnée (par exemple, l'idée de mort vis-à-vis de l'archétype de la fin, figurable par une ligne s'interrompant en un point). Ces archétypes constituent selon Thom les bases génératives des structures actanciels du langage – Thom estimant par exemple proposer sur la base de sa morphodynamique une explication *a priori* de la restriction statistique du nombre de types actanciels dans les langues naturelles à quatre (Wildgen 2004, 13).

À un niveau plus abstrait des possibilités d'expression du langage humain, les structures narratives propres au récit s'enracinent également dans de tels archétypes morphologiques, de telle sorte que, non seulement le sens des actions individuelles (perçues ou rapportées au moyen du langage), mais encore le sens attaché au déroulement d'une série d'évènements (pouvant, au demeurant, acquérir une dimension symbolique comme dans le conte ou le mythe), ont pour condition d'intelligibilité d'être rapportés à certains schèmes morphologiques de base. L'accès au sens d'un récit simple ou symbolique, permis par une pensée de type relationnel, constitue donc une étape ultérieure de l'élaboration d'une signification abstraite, qui n'est toutefois jamais totalement détachée des types morphologiques auquel le sens reste lié de façon analogique, et qui sous-tendent

d'un point de vue cognitif son intelligibilité. Ces structures narratives, théorisées sur la base des travaux de Propp sur les fonctions dans le genre du conte ou ceux de Greimas sur les schémas ou modèles actanciels, sont interprétées à partir d'une dynamique des formes censée rendre compte des structures mises au jour par la linguistique, la psychologie et les sciences humaines.

Ces travaux initiés par Thom visant à fonder les processus de signification sur des formes spatiales élémentaires, servant d'archétypes structuraux aux verbes d'action fondamentaux mais aussi, à un niveau syntaxique plus profond, aux types principaux de schémas actanciels, conduisent René Thom et les penseurs qu'il a inspirés – Jean Petitot-Cocorda en premier lieu – à revendiquer une théorie générale des formes reliant science naturelle et étude des phénomènes sémiotiques culturels, baptisée de façon évocatrice «physique du sens» ou «sémio-physique» (Thom 1988; Petitot-Cocorda 1992). Ici encore, une discussion de la pertinence et de la viabilité de l'hylémorphisme théorisé par Thom dépasserait amplement la portée de cette étude. On se bornera à souligner que l'engouement récent dans les sciences cognitives et en linguistique pour la «cognition incarnée» et l'importance des métaphores corporelles et spatiales dans les processus de communication et de signification ont dans une certaine mesure confirmé d'un point de vue empirique certaines idées de Thom (Lakoff / Johnson 1980; Amin / Jeppsson / Haglund 2018). Les applications de ses modèles à différentes questions de linguistique, de même, constituent sans doute les exemples d'application les plus directes de ses théories (Wildgen 1999; 2004).

Les usages de l'hylémorphisme dans les écrits de Simondon et de Thom présentent un certain nombre de points communs, mais aussi des divergences importantes entre les deux penseurs. Tout d'abord, le recours à l'hylémorphisme n'a, ici et là, pas le même sens. Chez Simondon, s'il s'agit bien de rappeler l'importance de la notion de forme, c'est avant tout pour en souligner l'insuffisance ou, plutôt, la nécessité de l'inscrire au sein d'un réseau notionnel plus complexe pour penser l'individuation des réalités physiques, psychiques et sociales. Chez Thom, la relation revendiquée à Aristote est beaucoup plus positive, mais elle renvoie à une interprétation très largement biaisée de l'hylémorphisme, et l'historien de la philosophie ne pourra éprouver qu'un certain embarras à lire sous sa plume la mention récurrente d'Aristote, c'est-à-dire d'un Aristote bien éloigné de la pensée authentique du Stagiritte. Chez les deux auteurs, cependant, la notion de forme permet de penser parallèlement différents niveaux d'organisation du monde naturel et culturel, en accordant à chacun une intelligibilité propre, tout en l'inscrivant dans un schéma explicatif valant pour diverses strates du réel. Dans les deux cas, la transversalité de la notion suppose une certaine théorie de l'analogie: l'application d'un même schéma conceptuel à des structures d'ordres différents, pour les rendre intelligibles, suppose d'accorder une pleine validité au recours à l'analogie et, même, d'en postuler un usage scientifique. Ici et là, le schème hylémorphique

est parti prenant d'une vision totalisante du réel, lequel se trouve soumis à une grille interprétative pouvant s'ajuster à ses aspects pluriels selon différentes granularités. Chez Simondon comme chez Thom, quoique pour des raisons différentes et, sans doute aussi, à cause de styles littéraires différents, la portée totalisante des théories bâties sur cet outillage conceptuel a pour elle l'attrait des grands systèmes. Leur travail prête le flanc, par là même, aux critiques généralement adressées aux ambitions des doctrines prétendant à une portée systématique, à savoir la tendance à contraindre *a priori* les phénomènes à épouser un cadre théorique, et à forcer leur interprétation – irréfutable du fait de sa généralité – quand bien même ces phénomènes semblent résister à ce cadre.

3. *L'hylémorphisme aujourd'hui*

C'est dans une perspective bien différente que s'est opéré un retour plus massif à Aristote dans la philosophie contemporaine, tout d'abord dans la métaphysique et la philosophie de l'esprit, avant de gagner dans une moindre mesure d'autres champs de réflexion. Vers la fin des années 1980, de nouvelles doctrines métaphysiques se développent et recourent volontiers à la notion de forme pour reprendre à nouveaux frais des questions traditionnellement débattues dans l'histoire de la philosophie. Plutôt que de retracer dans ses détails l'histoire de son retour en grâce, tâchons avant tout de cerner les contours de ces (ré-) emplois contemporains.

3.1. *Métaphysique*

Tout d'abord, la notion aristotélicienne de forme fut rappelée dans le domaine de la métaphysique pure, ou de l'«ontologie formelle», qui désigne l'étude abstraite des propriétés les plus générales des choses, indépendamment du type de chose concerné. L'hylémorphisme y a été réemployé pour répondre aux conséquences jugées indésirables d'une certaine approche de la méréologie, autrement dit de la théorie générale des tous et des parties, qui constitue une branche de la métaphysique pure ou ontologie formelle. La méréologie et, plus précisément, l'étude des différentes manières de définir la relation d'une partie à son tout, comptent, depuis la publication d'un ouvrage de Peter Simons devenu rapidement référence sur le sujet, parmi les aspects de la métaphysique contemporaine ayant reçu récemment le plus d'intérêt (Simons 1987). Or, la manière standard de définir la relation d'une partie au tout qu'elle compose (le plus souvent appelée «méréologie extensionnelle classique») présente un certain nombre de difficultés. Selon cette approche, un tout est identique à la somme de ses parties. Tout naturel et bien-fondé que puisse paraître ce principe, il

ne permet guère d'expliquer en quoi une statue d'argile peut se distinguer de l'argile qui la constitue ou, autrement dit, en quel sens deux choses possédant les mêmes parties (la statue et l'argile, dans cet exemple) peuvent être distinctes.

Cette approche des relations entre tous et parties, par ailleurs, rend difficile d'expliquer en quoi les choses dont nous faisons l'expérience quotidienne (ce chat, ce rosier, cette voiture, cette personne) se distinguent de simples agrégats, et comment de telles choses persistent à travers les changements qui peuvent les affecter (telle personne a grandi, c'est-à-dire acquis de nouvelles parties matérielles, mais demeure la même). En effet, dans la mesure où, dans la perspective de la méréologie extensionnelle classique, un tout est conçu comme identique à la composition de ses parties, un changement dans ces parties implique changement d'identité.

Face à ces difficultés, plusieurs tentatives de construire des méréologies «non-classiques» sont apparues, souvent appelées «néo-aristotéliennes», en invoquant la notion de forme pour définir une notion de tout irréductible à un simple agrégat ou à la somme de ses parties. Ces approches se caractérisent par une conception métaphysique de l'identité prenant appui sur un concept de forme censé éviter l'écueil consistant à identifier purement et simplement l'identité d'une chose à la seule composition de ses parties. La nature de cette forme, toutefois, divise ses théoriciens: certains y voient un certain type de relation, d'autres une «structure», d'autres un certain type de propriété ou un «pouvoir causal», pour ne citer que les principales interprétations⁶. Le principe de ces alternatives à la théorie standard des tous et des parties est cependant clair: il s'agit d'identifier un élément particulier au sein de l'individu servant de partie essentielle à son identité. En identifiant la «forme» à une structure invariante, par exemple, ou à un ensemble de relations entre ses parties, on pourra expliquer le fait qu'un organisme demeure le même en dépit des changements affectant ses parties matérielles, tant que cette structure ou cet ensemble de relations se maintiennent. En assimilant au contraire la forme à un certain pouvoir causal ou une capacité, qui peuvent être réalisés par différentes conditions matérielles, ou des conditions soumises à variation, on admettra plutôt que l'individu reste le même à travers le temps tant qu'il manifeste ce pouvoir causal ou cette capacité.

Si les débats contemporains sur la notion d'identité ont ainsi rappelé la notion d'hylémorphisme, c'est avant tout en cherchant à traduire le concept de forme dans le vocabulaire philosophique contemporain, c'est-à-dire en cherchant à l'associer à une entité du bestiaire métaphysique actuel (propriété, relation, structure, état de chose, etc.). Le point mérite d'être souligné: d'un point de vue ontologique, les recours contemporains à l'hylémorphisme

⁶ Parmi les tentatives les plus abouties d'élaborer une théorie de la composition «néo-aristotélienne», citons Koslicki 2008; Koslicki 2018; Fine 2008; Fine 2017; Sattig 2015. Voir plus généralement la bibliographie à jour donnée dans Marmodoro / Paolini Paoletti 2021.

n'entendent pas faire reposer sa portée explicative sur une notion de forme inanalysable ou indéfinissable car elle-même primitive. Ils reposent plutôt sur une «rationalisation» de la théorie visant à la rendre acceptable au philosophe contemporain, en donnant à la forme d'Aristote une figure plus reconnaissable, l'assimilant à un concept plus familier.

3.2. *Philosophie de l'esprit*

Cette résurgence du concept de forme dans le champ de la métaphysique contemporaine s'est vue accompagnée d'un regain d'intérêt pour la manière dont l'hylémorphisme est susceptible d'éclairer la notion d'esprit. Sur ce point, l'usage actuel du concept demeure relativement proche du sens qu'il avait au sein de la doctrine du Stagirite, chez qui il servait déjà à ménager une voie intermédiaire entre dualisme et matérialisme. Le retour de l'hylémorphisme en philosophie de l'esprit a d'ailleurs suivi les débats interprétatifs menés depuis les années 1970 quant à savoir si la psychologie d'Aristote doit être comptée comme un type de fonctionnalisme avant la lettre. Rappelons que la notion de «fonctionnalisme» désigne dans le vocabulaire philosophique contemporain la thèse selon laquelle les états mentaux se définissent comme fonctions. De même que le cœur se définit essentiellement par sa fonction plus que par le type de matière qui le constitue, des états mentaux comme la croyance ou le désir se définissent par leur fonction ou le rôle qu'ils jouent pour le système biologique dans lequel ils sont intégrés. Certains ont vu en Aristote le premier défenseur du fonctionnalisme, et dans l'hylémorphisme une formulation ontologiquement cohérente de cette idée, que l'on exprime davantage aujourd'hui en termes de dualisme des types de propriétés – vocabulaire étranger à la conceptualité des Anciens (Cohen 1992). Tandis que ces débats mettaient en cause la possibilité de réinterpréter l'hylémorphisme d'Aristote au prisme du vocabulaire philosophique contemporain, les débats récents sur la nature de la conscience et de l'esprit ont conduit plusieurs philosophes à s'intéresser à la notion de forme pour pallier les insuffisances des approches les plus réductionnistes du mental (Jaworski 2004; 2012; 2016; Klima 2007; Paolini Paoletti 2016).

Dès le début des années 1990, c'est-à-dire à un stade de développement encore précoce de la biologie computationnelle, un auteur comme B. Cooney a pris l'initiative de démontrer la possibilité de traduire le concept d'information, central pour les théories contemporaines des systèmes biologiques, en termes de forme au sens d'Aristote (Cooney 1991). Mais des défenses de l'hylémorphisme plus soucieuses de la tournure contemporaine des débats en philosophie de l'esprit se sont aussi constituées. L'une des plus complètes d'entre elles à ce jour, celle de W. Jaworski, sur laquelle on se concentrera ici, repose sur la démonstration méthodique des différences séparant l'hylémorphisme de théories

voisines dont elle doit cependant être distinguée. Jaworski s'est en ce sens attaché à réfuter l'affirmation de B. Williams selon laquelle l'hylémorphisme n'est qu'une «version polie du matérialisme» (Williams 1986), en montrant de quelle manière cette théorie appliquée aux phénomènes mentaux, tout en évitant une version du dualisme des substances, fait de l'esprit une réalité plus robuste que ne permet de le penser le concept de survenance employé par les théories réductionnistes du mental. L'hylémorphisme constitue selon Jaworski une option aussi méritoire que les théories concurrentes classiquement discutées, à savoir le monisme neutre, le physicalisme non-réductionniste ou l'émergentisme. Au demeurant, il apporte selon lui les mêmes gains explicatifs que les théories aujourd'hui en vogue (dualisme des propriétés; panpsychisme; monisme neutre, etc.):

Les implications de l'hylémorphisme correspondent mieux aux affirmations du sens commun que les implications des vues rivales. Ceci est aussi vrai, je pense, de ses solutions au problème du corps et de l'esprit. Il résout le problème de la causalité descendante sans faire des pensées et des émotions de simples épiphénomènes, sans affirmer que les lois physiques sont violées à chaque fois que nous agissons, sans affirmer que les actions sont surdéterminées, et sans admettre le réductionnisme. Il résout le problème de l'émergence, de plus, sans considérer l'émergence psycho-physique comme un fait brut, sans attribuer des états mentaux aux entités micro-physiques, et sans avoir à expliquer comment les états mentaux émergent à partir des combinaisons d'états proto-mentaux⁷.

La stratégie employée par Jaworski pour établir les avantages de l'option hylémorphique en philosophie de l'esprit repose sur l'assimilation des formes à des *structures* – thèse corrélée à la caractérisation des pensées, émotions et sentiments comme «activités structurées» (requérant la coordination de plusieurs activités partielles). Les pensées, émotions et sentiments, en tant qu'activités structurées (ou organisées) motivées par des raisons d'agir, ont une causalité propre distincte des causes physiologiques de bas niveau déclenchant simplement des réactions organiques. Ces activités structurées sont de nature physique, mais ne sont pas réductibles aux causes physiologiques de bas niveau car leur caractère structuré leur assure une certaine indépendance vis-à-vis d'elles, étant donné qu'une structure est un élément réel d'un tout, distinct (mais non indépendant) de ses parties. Ainsi, l'hylémorphisme offre une description de l'esprit naturaliste (pas de dualisme des substances, mais seulement un

⁷ Toutes les traductions sont les miennes sauf indication contraire. «The implications of hylomorphism correspond more closely to the deliverances of commonsense than the implications of rival views. The same is true, I think, of its solutions to mind-body problems. It solves the problem of downward causation without making thoughts and feelings epiphenomenal, without claiming that physical laws are violated every time we act, without claiming that actions are overdetermined, and without endorsing reductivism [...]. It solves the problem of emergence, moreover, without taking psychophysical emergence to be a brute matter of fact, without attributing mental states to microphysical entities, and without having to explain how mental states emerge out of combinations of protomental states» (Jaworski 2016, 314).

dualisme propriétés simples/structurées) mais non-réductionniste, qui satisfait aux intuitions communes à propos de l'esprit mentionnées plus haut, tout en évitant selon Jaworski les défauts des théories concurrentes en vogue (Jaworski 2016, 250-313).

3.3. *Intention et action*

Étroitement liée au thème précédent, parce qu'elle implique le statut des intentions comme actes mentaux spécifiques, la question de la nature des actions volontaires a été aussi impliquée dans cette réhabilitation récente du concept de forme. En effet, une autre utilisation des mêmes outils conceptuels a permis à certains auteurs de penser les notions d'acte et d'intention à nouveaux frais. Un problème central de la philosophie de l'action tient à la définition de l'essence d'une action. Qu'est-ce qui distingue un simple mouvement (pouvant être réflexe ou involontaire) d'une action intentionnelle? S. Evnine a récemment fait appel à une notion néo-aristotélicienne de forme pour penser cette distinction (Evnine 2016). La théorie d'Evnine part du constat rassemblant les partisans d'une conception néo-aristotélicienne de la composition et de l'identité: un tout n'est pas identique à la simple somme de ses parties, et un tout ne peut être considéré comme une chose unifiée que quand une relation d'un certain type structure ses parties. L'originalité de la position d'Evnine tient à ce qu'il étend ce principe à la définition de l'action. La thèse d'Evnine suppose ici un détour par la notion d'*artefact*. Les artefacts (dont le statut est controversé chez les hylémorphistes contemporains) constituent pour lui des objets unifiés au même titre que les substances naturelles dont nous faisons quotidiennement l'expérience. Mais les artefacts n'ont pas les mêmes conditions d'identité que les substances naturelles. Comme les substances naturelles, ils sont des unités irréductibles à de simples collections de parties parce qu'ils comportent une structure liant d'une manière déterminée leurs parties matérielles. À la différence des substances naturelles (et du cas paradigmatique des êtres vivants), toutefois, les artefacts possèdent une structure causalement reliée à une intention due à un artisan ou un artiste. Or, telle est précisément selon Evnine la marque distinctive des actions volontaires vis-à-vis de simples gestes ou mouvements corporels: les actions se distinguent de simples événements physiques et ne sont de véritables actions qu'en tant qu'elles sont «informées» par une intention qui joue un rôle structurant vis-à-vis des mouvements corporels. Il faut donc appliquer à l'ontologie de l'action le schème hylémorphique, la forme correspondant ici à l'intention formée par un agent qui préside à l'exécution motrice d'un acte.

La structure particulière des intentions est un objet d'analyse privilégié de la philosophie de l'action, et un argument majeur en faveur de la thèse selon laquelle elles constituent un type d'état mental irréductible aux désirs. À la différence des désirs, en effet, les intentions présentent une structure hiérarchisée

ou arborescente. On peut ne pas avoir le désir d'actionner un interrupteur en particulier, mais avoir tout de même l'intention de le faire car on a l'intention d'allumer la lumière – intention à laquelle est subordonnée celle d'actionner l'interrupteur, qui détermine à son tour celle de lever le bras, etc. Selon Evnine, qui pourrait trouver ici appui sur certaines versions médiévales de l'hylémorphisme, le schème matière/forme s'applique à l'analyse de cette propriété des intentions dans la mesure où les actions intentionnelles constituent des structures hylémorphiques imbriquées: une action intentionnelle peut servir de matière à une autre à laquelle elle est ordonnée, de telle sorte que l'action «actionner l'interrupteur», dans l'exemple, est la matière individuant l'action intentionnelle «allumer la lumière», qui en constitue la forme (ivi, 221).

Une conséquence frappante de la théorie d'Evnine tient à ce que les actions et les artefacts présentent les mêmes conditions d'identité : l'action est en réalité d'après Evnine un artefact, plus précisément un artefact réalisé à même le corps et les gestes de l'agent (ivi, 207-252). Dans les deux cas – objets (naturels ou artificiels) et actions – une unité irréductible à un simple agrégat de parties existe dès lors qu'un principe formel structure une matière (des parties physiques dans le cas des objets; des mouvements dans le cas de l'action volontaire).

3.4. *Objets culturels: du produit manufacturé au personnage de fiction*

Cette analyse de l'action au prisme de la conceptualité de la matière et de la forme étend l'usage qu'Aristote lui-même faisait de sa théorie. Cette possibilité de caractériser une totalité structurée par contraste vis-à-vis des simples agrégats, classes ou ensembles de choses peut conduire à prolonger l'exemple paradigmatique des êtres vivants par d'autres applications de la théorie hylémorphique. L'hylémorphisme pourrait même selon Evnine trouver à s'appliquer à de nombreux domaines, en l'occurrence partout où la notion d'ensemble est utilisée – de façon insuffisante la plupart du temps – pour définir quelque chose, depuis le cas des objets mathématiques jusqu'aux types les plus abstraits des genres artistiques:

Une proposition est un ensemble de mondes possibles; un monde possible est un ensemble de propositions ou de phrases; un genre est un ensemble d'œuvres ou un ensemble de propriétés; une œuvre musicale est un ensemble de performances; une langue est un ensemble de dialectes, ou un ensemble de phrases; un nombre est un ensemble d'ensembles; une espèce est un ensemble d'organismes; un objet matériel est un ensemble de points de l'espace-temps; un contexte est un ensemble d'indices, etc.⁸

⁸ «A proposition is a set of possible worlds; a possible world is a set of propositions or sentences; a genre is a set of works or a set of properties; a musical work is a set of performances; a language is a set of dialects, or a set of sentences; a number is a set of sets; a species is a set of organisms; a material object is a set of space-time points; a context is a set of indices; and so on!» (Evnine 2018, 97).

Evnine mobilise ainsi sa conception de l'hylémorphisme pour penser le mode d'être des objets artistiques en général et des objets littéraires en particulier, tout en distinguant différents niveaux (plus ou moins abstraits) d'applicabilité de sa théorie. Les artefacts constituent de manière générale des ensembles matériels unifiés par une structure qui constitue la réalisation d'une fonction pensée par un artisan ou un concepteur. Tel est le cas pour les objets manufacturés, qu'ils soient produits individuellement ou en série, puisque de tels objets respectent bien cette condition. Tel est le cas, encore, pour l'œuvre d'art, même si ici la fonction – s'il y en a une – est d'un genre spécial («expressif») distinct de l'utilité matérielle. De façon originale, Evnine démontre que le couple matière/forme ne permet d'ailleurs pas uniquement de penser le cas de l'exemple classique de la sculpture, qu'Aristote mobilisait lui-même pour illustrer sa doctrine. Il offre aussi selon lui des ressources satisfaisantes pour penser le statut d'œuvres d'art comme le *ready-made* (Evnine 2013).

Mais c'est pour penser les phénomènes linguistiques et le statut des œuvres littéraires qu'Evnine étend de la façon la plus originale son modèle hylémorphique. Evnine estime que l'hylémorphisme, conçu sur le modèle d'une structure définissant l'identité d'une chose mais dont les éléments individuels qui y sont inclus peuvent être sujets à une certaine variation, fournit un cadre adéquat pour définir l'essence du langage, tant du point de vue d'une langue que de son élément de base, le mot. Du premier point de vue, la simple définition de la langue comme «ensemble (fini ou infini) de phrases, chacune d'une longueur finie et construite à partir d'un nombre fini d'éléments» (Chomsky 2002, 13) ne rend pas compte de la possibilité pour une langue d'évoluer dans le temps, ni d'être créée par une communauté humaine ou un individu (Evnine 2016, 145-159; Evnine 2018, 103). L'assimilation de la langue à un «artefact abstrait», engendré par des actions intentionnelles mais également sujet à des variations modales et temporelles, légitime son analyse sur le modèle hylémorphique convenant aux artefacts en général⁹. La même analyse vaut pour la nature du mot, que l'on serait d'abord tenté de définir comme un ensemble d'occurrences constitué par certaines ondes acoustiques (signe oral), certaines traces d'encre (signe écrit) et des mouvements corporels (signe gestuel)¹⁰. Evnine considère ici encore que la flexibilité temporelle ou modale des signes attachés au mot (ces signes peuvent changer, et auraient pu être différents) autorise à regarder le mot comme une entité hylémorphique complexe (Evnine 2018, 103).

Evnine prolonge ces analyses en conduisant un raisonnement similaire à propos des genres littéraires. Comme il le souligne, le recours à la notion d'ensemble ou de classe est courant en théorie littéraire, où les genres, en

⁹ On pourra comparer cette approche aux idées de Humboldt, qui envisageait dans ses travaux l'étude des phénomènes linguistiques dans le cadre d'une même conceptualité aristotélicienne. Cf. Welbers 2001.

¹⁰ «Roughly, a word or sentence is a set of tokens or utterances, each understood as ink marks, acoustic waves, or bodily movements» (Stainton 2014, c. 2).

particulier, sont fréquemment définis comme «classes de textes»¹¹ ou, de manière sensiblement différente, comme «classes de propriétés» (Currie 2005). Ici encore, les éléments ou membres d'un genre (la remarque ne s'appliquant pas qu'à la littérature) sont variables. L'identité d'un genre, si on admet son existence, se maintient de fait tout en accueillant de nouvelles œuvres qui en constituent la matière. On peut donc, en pensant la nature d'un genre littéraire comme un composé hylémorphique, rendre compte de la relation flexible (non-rigide) qui unit un genre aux œuvres qu'il contient.

Evnine étend finalement l'application de son modèle à un problème vivement débattu de l'esthétique contemporaine, à savoir l'ontologie des personnages de fiction. L'hylémorphisme trouve ici encore à s'appliquer et répond mieux que les théories concurrentes à la question de savoir ce que *sont* vraiment les personnages de fiction: en défendant une conception «platoniste» de ce que sont ces personnages, qui les identifie à des ensembles de propriétés abstraites auxquelles ils sont nécessairement identiques, on ne rendra pas compte selon Evnine du fait qu'un personnage *aurait* pu être différent. Pour autant, la prise en compte des propriétés attribuées à un personnage est bel et bien nécessaire pour en comprendre le statut, et les conceptions purement nominalistes de l'ontologie des personnages fictionnels s'avèrent, à cet égard, insuffisantes. La voie moyenne préférée par Evnine consiste à voir dans les personnages de fiction des composés hylémorphiques individués par les intentions de leur auteur (Evnine 2016, 139-145). Cette solution évite d'attacher trop rigidement un personnage à ses propriétés, et autorise que Sherlock Holmes, par exemple, meure aux chutes du Reichenbach avant d'être ramené à la vie par son auteur. Une propriété constituant la «matière» du personnage a été ici renouvelée par l'auteur, sans que l'identité du personnage en question, constituée par un noyau structuré de propriétés créées par les intentions de l'auteur, ne soit entièrement détruit. Le modèle hylémorphique issu de la métaphysique des tous et des parties est ici transposé pour l'ontologie d'un objet littéraire purement abstrait et intentionnel: le personnage imaginaire.

Cet aperçu de théories esthétiques encastrées dans une métaphysique entendant renouveler l'ontologie de la matière et de la forme, en dépit de sa brièveté, pourra donner une idée de la manière dont certains outils conceptuels issus de la tradition aristotélicienne au sens large sont mis à profit non seulement pour penser des problèmes philosophiques traditionnels, mais encore des questions plus contemporaines afférentes au domaine esthétique et à la littérature en particulier.

¹¹ Todorov 1978, 47. Cf. Fowler 1982, 38.

4. *Remarques conclusives*

Il est connu que la notion de forme recèle chez Aristote un nombre important d'ambiguïtés qui furent au centre de débats exégétiques ayant tourmenté ses premiers interprètes. La forme est-elle universelle ou particulière? Est-elle un principe seulement métaphysique ou doit-on lui accorder une certaine réalité physique? En quel sens la forme, qui, dans le cas d'un être animé, est son âme, meut-elle cet être?

D'une certaine manière, les désaccords contemporains relatifs à l'hylémorphisme exploitent le jeu laissé par ces ambiguïtés, qui autorise des constructions doctrinales assez différentes quant au rôle joué par la forme. Cet état des lieux de l'hylémorphisme contemporain permet, à défaut de réponses sur la viabilité philosophique de la notion, de tirer un bilan de ces usages, qui peuvent suggérer que le rejet de l'hylémorphisme n'aura pour l'instant été, dans l'histoire de la philosophie occidentale, qu'une courte parenthèse. Tandis que des auteurs comme Simondon ou Thom s'intéressent principalement à la notion pour son aptitude à modéliser de manière transversale – à condition de lui adjoindre une conception rigoureuse de l'analogie – différents objets et niveaux d'organisation du réel, l'emploi de la notion dans la pensée la plus contemporaine se veut généralement plus mesuré: on envisage au cas par cas la pertinence du concept pour un problème spécifique, en prenant soin de définir ce qu'il faut, en ce cas précis, entendre par «forme», par exemple une structure quand la notion intervient dans un cadre métaphysique, ou un pouvoir causal à propos d'un problème de psychologie. La volonté d'amplifier la portée du concept en une théorie générale et systématisante s'appliquant à divers objets d'ordres distincts suppose une certaine perte de détermination sémantique du concept et, en dehors de tentatives originales comme les travaux d'Evnine mentionnés plus haut, demeure d'ailleurs minoritaire. Ces usages contemporains s'assurent, autrement dit, une définition plus rigoureuse et une meilleure articulation des notions (forme, matière, information) selon les niveaux d'analyse envisagés.

Quelques conclusions peuvent être tirées de cette étude comparée du renouveau de l'hylémorphisme dans la philosophie et les sciences humaines contemporaines. Premièrement, ces usages notionnels dans le champ de la philosophie sont systématiquement déployés à l'encontre de doctrines perçues comme réductionnistes ou impuissantes à rendre compte du monde tel qu'il apparaît à l'expérience commune. Deuxièmement, ces doctrines qui se revendiquent comme néo-aristotéliennes entendent très majoritairement conserver l'idée que la forme constitue le principe d'intelligibilité des choses: pour ces théories philosophiques contemporaines, l'ordre comme le sens proviennent toujours de la forme. Pour autant – et elles se différencient là de l'usage traditionnel du concept – ces doctrines ne l'admettent qu'en recourant soit à une théorie précise de l'analogie qui en conditionne l'opérativité, quand on veut en faire un usage transversal, soit à un procédé méthodique de «traduction»:

dans les deux cas, la forme n'est pas considérée comme un terme primitif, mais elle est en fait le nom fonctionnel d'un autre concept qu'il s'agit d'identifier (structure, relation, pouvoir...). Si elle confère l'ordre et l'intelligibilité, ce n'est qu'à condition d'être expliquée et traduite en des termes plus familiers au théoricien d'aujourd'hui. Or, ce même procédé de traduction rend compte de la multiplication des usages récents de la théorie qu'on a pu observer. Il explique qu'on ne la restreint plus nécessairement aux objets concrets dont elle servait initialement à penser l'unité, mais qu'on la destine aussi dorénavant à des thèmes plus abstraits, jusqu'aux objets littéraires, et même à ceux d'entre eux qui échappent le plus au réel, à savoir les entités fictionnelles.

Bibliographie

- Amin, Tamer G. / Jeppsson, Fredrik / Haglund, Jesper (ed.), 2018. *Conceptual Metaphor and Embodied Cognition in Science Learning*, London – New York, Routledge.
- Barthélémy, Jean-Hugues (ed.), 2009. *Cahiers Simondon*, Numéro 1, Paris, L'Harmattan.
- Barthélémy, Jean-Hugues, 2005. *Penser l'individuation: Simondon et la philosophie de la nature*, Paris, L'Harmattan.
- Chabot, Pascal (ed.), 2002. *Simondon*, Paris, Vrin.
- Chabot, Pascal, 2003. *La philosophie de Simondon*, Paris, Vrin.
- Chomsky, Noam, 2002. *Syntactic Structures*, Berlin, De Gruyter.
- Cohen, S. Marc, 1992. «Hylomorphism and Functionalism», in Nussbaum, Martha C. / Rorty, Amélie O. (ed.), 1992. *Essays on Aristotle's De Anima*, Oxford, Clarendon Press, 57-73.
- Combes, Muriel, 1999. *Simondon. Individu et collectivité. Pour une philosophie du transindividuel*, Paris, PUF.
- Cooney, Brian, 1991. *A Hylomorphic Theory of Mind*, Bern, Peter Lang.
- Currie, Gregory, 2005. *Arts and Minds*, Oxford, Clarendon Press.
- Debaise, Didier, 2004. «Le langage de l'individuation», *Multitudes* 4 (18), 101-106.
- Evnine, Simon J., 2013. «Ready-Mades: Ontology and Aesthetics», *British Journal of Aesthetics* 53 (4), 407-423.
- Evnine, Simon J., 2016. *Making Objects and Events. A Hylomorphic Theory of Artifacts, Actions, and Organisms*, Oxford, Oxford University Press.
- Evnine, Simon J., 2018. «The Use of Sets (and Other Extensional Entities) in the Analysis of Hylomorphically Complex Objects», *Metaphysics* 1 (1), 97-109.
- Fine, Kit, 2008. «Coincidence and Form», *Aristotelian Society Supplementary* 82 (1), 101-118.
- Fine, Kit, 2017, «Form», *The Journal of Philosophy* 114 (10), 509-535.

- Fowler, Alastair, 1982. *Kinds of Literature: An Introduction to the Theory of Genres and Modes*, Cambridge, Harvard University Press.
- Guchet, Xavier, 2009. «Simondon, la technologie et les sciences sociales», in Barthélémy 2009, 7-24.
- Jaworski, William, 2004. «Hylomorphism and the Mind-Body Problem», *Proceedings of the American Catholic Philosophical Association* 78, 178-192.
- Jaworski, William, 2012. «Powers, Structures, and Minds», in Groff, Ruth / Greco, John (ed.), 2012. *Powers and Capacities in Philosophy: The New Aristotelianism*, London, Routledge, 145-171.
- Jaworski, William, 2016. *Structure and the Metaphysics of Mind*, Oxford, Oxford University Press.
- Klima, Gyula, 2007. «Thomistic 'Monism' and Cartesian 'Dualism'», *History of Philosophy & Logical Analysis* 10, 92-112.
- Koslicki, Kathrin, 2008. *The Structure of Objects*, Oxford, Oxford University Press.
- Koslicki, Kathrin, 2018. *Form, Matter, Substance*, Oxford, Oxford University Press.
- Lakoff, George / Johnson, Mark, 1980. *Metaphors We Live By*, Chicago, University of Chicago Press.
- Marmodoro, Anna / Paolini Paoletti, Michele, 2021. «Form, Structure and Hylomorphism», *Synthese* 198 (Suppl. 11), 2652-2656.
- Morier, Clément / Pinchard, Bruno, 2016. «René Thom et la réhabilitation des formes substantielles», *Philosophica* 47, 125-140.
- Paolini Paoletti, Michele, 2016. «How I (Freely) Raised my Arm: Downward, Structural, Substance Causation», *Mind and Matter* 14 (2), 203-228.
- Petitot-Cocorda, Jean, 1992. *Physique du sens*, Paris, Éditions du C.N.R.S.
- Sattig, Thomas, 2015. *The Double Lives of Objects. An Essay in the Metaphysics of the Ordinary World*, Oxford, Oxford University Press.
- Simondon, Gilbert, 2005. *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Paris, Jérôme Millon.
- Simons, Peter, 1987. *Parts: A Study in Ontology*, Oxford, Clarendon Press.
- Stainton, Robert J., 2014, «Philosophy of Linguistics», *The Oxford Handbook of Topics in Philosophy*. DOI: <https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780199935314.013.002>.
- Thom, René, 1970. «Topologie et linguistique», in Haefliger, André / Narasimhan, Raghavan (ed.), *Essays on topology and related topics (mémoires dédiées à Georges de Rham)*, Springer, 226-248.
- Thom, René, 1974. «La Linguistique, discipline morphologique exemplaire», *Critique* 322, 235-245.
- Thom, René, 1980. *Modèles mathématiques de la morphogenèse*, Paris, Christian Bourgois.
- Thom, René, 1988. *Esquisse d'une sémiophysique: physique aristotélicienne et théorie des catastrophes*, Paris, InterEditions.

- Thom, René, 1996. «Aristote topologue», *Revue de synthèse* 120 (1), 39-47.
- Todorov, Tzvetan, 1978. *Les Genres du discours*, Paris, Le Seuil, 47.
- Welbers, Ulrich, 2001, *Verwandlung der Welt in Sprache. Aristotelische Ontologie im Sprachdenken Wilhelm von Humboldts*, Paderborn u.a, Verlag Ferdinand Schöningh.
- Wildgen, Wolfgang, 1999. *De la grammaire au discours: une approche morphodynamique*, Bern, Peter Lang.
- Wildgen, Wolfgang, 2004. «Du continu, son et sens. Le problème du continu/ discontinu dans la sémiophysique de René Thom et l'origine du langage», *Cahiers de praxématique* 42, 1-16.
- Williams, Bernard, 1986. «Hylomorphism», *Oxford Studies in Ancient Philosophy* 4, 189-199.